

7b  
87-B  
1668



7/6

621

UN POINT CURIEUX  
DES  
MŒURS PRIVÉES

DE LA  
GRÈCE

par O. D\*\*\* *Juvénal*

SUIVI D'UNE  
NOTICE BIBLIOGRAPHICO-LITTÉRAIRE

Flagitii principium est nudare  
inter cives corpora.

(ENNIUS, cité par CICÉRO).



ATHÈNES

—  
MDCCC.LXXI

TIRAGE

A CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES

in-18, sur papier vergé.

---

UN EXEMPLAIRE UNIQUE SUR PEAU DE VÉLIN.

---

N<sup>o</sup>

---

Σ.Κ.Υ.

un exemplaire en plus pour votre collection —

Nov. 13. 1926

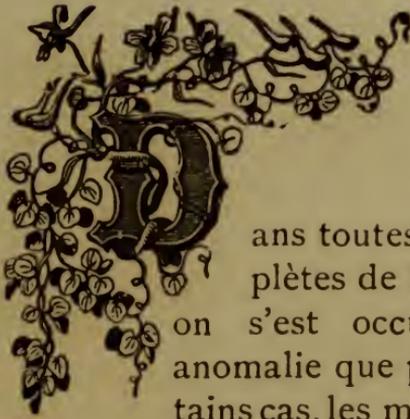
C.D.A.

# UN POINT CURIEUX

DES

## MŒURS PRIVÉES DE LA GRÈCE

---



ans toutes les histoires complètes de la Grèce ancienne, on s'est occupé de l'étrange anomalie que présentent, en certains cas, les mœurs de ce pays, si on les compare aux idées que nous nous formons d'un peuple parvenu à un si haut degré de civilisation. Assez de passages nous restent, dans les écrits des philosophes et des poètes, pour prouver que l'amour était compris chez les Grecs d'une

tout autre manière que chez nous, tant entre les hommes qu'entre les femmes. Quelques commentateurs ont cherché, surtout en Allemagne, à pallier ces passages de différentes manières, et entre autres le professeur Welcker (1) a émis l'étrange opinion que la pédérastie fortifiait, chez les Grecs, les liens de l'amitié, et même que ce vice n'était pas le résultat de la sensualité mal entendue, mais d'un principe élevé de la théorie du beau.

Cette doctrine, tout étrange qu'elle paraisse, pourrait s'étayer sur cent passages des auteurs, et il est certain que Platon, Xénophon et maint autre, ont cherché à idéaliser l'impulsion sensuelle de l'amour. La philosophie platonique soutient à la vérité qu'il est, dans certains cas, glorieux de résister à cette impulsion, de même que les stoïciens croyaient que la plus belle victoire de l'esprit sur le corps était d'arri-

(1) *Sappho von einem herrsehenden Vorurtheil befreit.* 1816. Publié de nouveau dans les *Mélanges* du même auteur, en 1855 : *Weber die beiden oden der Sappho.* Rheinisches Museum, 1857, n° 4.

ver à l'insensibilité physique. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, la puissance de la cause physique était admise comme naturelle, et en amour les Grecs acceptaient tous les modes sous lesquels elle se manifestait.

C'est à Athènes que la παιδεραστία (amour des jeunes garçons) était le plus strictement soumise à certaines règles. L'*Erastes* était généralement un homme d'un âge mur, l'*Eromenos* un adolescent. Il était toutefois admis qu'une plus grande parité d'âge pouvait exister pourvu que tous fussent des jeunes hommes. Chez l'*Eromenos*, la beauté physique était indispensable, mais non pas chez l'*Erastes*. Cette distinction est basée sur l'autorité de Platon dans le *Phædrus*, et de Xénophon dans le *Banquet*, qui disent que, dans leurs rapports, le sentiment que la beauté et la jeunesse inspirent, ne doit pas être absolument réciproque.

D'après les idées des Grecs, prouvées unanimement par leurs auteurs, l'amitié telle que nous l'entendons n'existait qu'entre des vieillards et des hommes d'un âge mûr, entre enfants et des femmes.

Nul Grec n'appliquait le mot ἔραυ, ἔρωσ et leurs dérivés, à l'amitié et à l'amour pur ; il s'entendait toujours dans le sens érotique et sensuel, à moins que ce ne fût en plaisanterie ou métaphoriquement. La manière claire et déterminée dont Anacréon et d'autres poètes font usage de ce mot, et surtout Sapho dans ses apostrophes à ses amies, ainsi que les explications données sur ces passages par les écrivains Longin, Plutarque, etc., prouvent surabondamment que ἔρωσ avait toujours une acception uniquement sensuelle. L'étude des textes des auteurs postérieurs à la période d'Homère et des Homérides (1) montre que les rapports que nous considérons comme de pure amitié entre Achille et Patrocle, Pylade et Oreste, Hercule et Iolaus, rentraient dans la catégorie de l'amour pédéraste. Le professeur Welcker, que nous avons déjà cité, est d'avis que les frères d'armes, que les Grecs appelaient la bande sacrée (ἱεροίλοχοι), étaient surtout liés par une affection sensuelle qui augmentait leur courage. Le

(1) Nous dirons plus loin pourquoi nous faisons cette distinction.

beau traité de Cicéron *de Amicitia* n'aurait excité que la plaisanterie ou le mépris chez les Athéniens de l'époque de Périclès. Il est vrai que Xénophon, dans le *Banquet*, nous représente l'affection de Callias et d'Autolycus comme dégagée de l'élément sensuel, mais nous savons d'autres sources que ce Callias était un débauché qui, s'il ne corrompt pas le jeune Autolycus, le plaçait, dans l'opinion publique, au rang d'un *Eromenos*, par une liaison que l'usage général regardait comme devant résulter d'un amour impur, ainsi qu'on le voit dans le *Phædrus* de Platon. Ce traité *sur la beauté* commence par une conversation entre Socrate et Phædre où celui-ci lit un discours de Lysias sur la question de savoir si un beau jeune homme, sollicité par un grand nombre d'amants, doit accorder ses faveurs à celui qui aime véritablement ou à celui qui n'aime pas et n'est animé que par la sensualité. Socrate soutient, après la lecture, qu'il ferait un meilleur discours sur le même sujet, ce qu'il exécute, à la grande admiration de Phædre. " L'objet de notre délibération, dit Socrate, est bien établi et bien déterminé. Disons quels avanta-

” ges ou quels préjudices causeront véritablement l’amant froid ou l’amant passionné à celui qui cède aux désirs de l’un ou de l’autre. ”

Ensuite il soutient le contraire de la thèse qu’il a défendue d’abord, mais toujours dans le sens de l’amour impur.

Dans le *Lysias*, autre traité de Platon, la même question à peu près se représente, *la définition de l’amour*. Et ici encore on rencontre les égarements déplorables où la passion a entraîné un peuple aussi sensible à la beauté que le peuple grec.

Socrate, en se promenant, rejoint Hippothales, qui est amoureux du beau Lysis : “ Je te félicite, dit-il, de l’objet de ton amour ; il est tout à fait noble et digne d’un jeune homme. Je suis curieux d’appréhendre si tu sais parler de tes amours comme un amant doit le faire. ”—Bientôt s’engage une discussion sur la définition abstraite du mot *ami*, ce qui a fait intituler ce traité *de l’Amitié*. Mais il est

évident, à la lecture, qu'il ne s'agit point ici du sentiment que nous appelons de ce nom. Ceci est plus explicite encore par le traité suivant, intitulé *le Banquet*. D'ailleurs, dans les trois discours où Platon a traité de l'amour, il n'est presque nulle part question de femmes, comme si ce sentiment avait été étranger aux femmes de son temps.

Déjà, dans sa *République*, il les réduit au pur état de femelles, sans leur laisser aucun des devoirs de la maternité. Comment un philosophe tel que Platon, qui avait devancé son siècle sur tant de points, a-t-il pu tomber dans une telle aberration? Uniquement parce que *le beau* était l'unique idole des Grecs, et qu'ils voulaient en jouir pleinement, sous quelque forme qu'il se présentât. Dans *le Banquet* (de Platon), Pausanias, un des interlocuteurs, soutient qu'il est beau d'accorder ses faveurs à un ami vertueux, et honteux de se rendre à celui qui est animé seulement par la Vénus populaire. Ainsi, à force de métaphysique, les Grecs parvenaient à employer le mot *Vertu* même en l'appliquant à la pédérastie !

Dans ce même traité est racontée une curieuse fiction mythologique qui tend à expliquer l'amour des hommes pour les hommes, et des femmes pour les femmes.

Au commencement, il y avait trois sortes de créatures : les hommes, les femmes, et les androgynes, combinant les deux sexes à la fois. A la suite d'une rébellion contre les dieux, Jupiter détruisit les derniers, et sépara les autres en deux parties égales. Puis notre philosophe ajoute : “ Les fem-  
” mes qui proviennent de la séparation des  
” femmes primitives ne font pas attention  
” aux hommes et sont plus portées vers  
” les femmes : ce sont les tribades. De  
” même les hommes, qui proviennent de  
” la séparation des hommes primitifs, re-  
” cherchent le sexe masculin. Tant qu'ils  
” sont jeunes, ils se plaisent à coucher avec  
” eux, et à être dans leurs bras. Ils sont  
” les premiers parmi les adolescents et les  
” adultes, comme étant d'une nature beau-  
” coup plus mâle. C'est bien à tort qu'on  
” les accuse d'être sans pudeur, car ce  
” n'est pas faute de pudeur qu'ils agissent

” ainsi, mais parce qu’ils ont une âme  
” forte, un caractère viril.

” Devenus hommes à leur tour, ils ai-  
” ment les jeunes gens, et s’ils se marient,  
” s’ils ont des enfants, ce n’est pas parce  
” que la nature les y porte, c’est que la loi  
” les y contraint. Il leur suffit de passer  
” leur vie les uns avec les autres dans le  
” célibat. Lorsqu’il arrive à celui qui aime  
” les jeunes gens, ou à tout autre, de ren-  
” contrer sa moitié, l’amour les saisit l’un  
” et l’autre d’une manière si merveilleuse  
” qu’ils ne veulent plus se séparer. ”

C’est dans ce même dialogue qu’Alcibiade raconte la tentative qu’il fit une nuit pour amener Socrate à sacrifier à la beauté physique, sans pouvoir y réussir. Quoique ce résultat soit en faveur de Socrate, ce récit, fait en plaisantant, au milieu d’une réunion d’hommes instruits et passant pour les plus sages d’Athènes, ainsi que les détails que donne Alcibiade, prouvent suffisamment que l’*Alcibiade fanciullo* n’est pas tout à fait une fiction.

Xénophon, dans son petit traité intitulé aussi *le Banquet*, développe absolument les mêmes principes que ceux que nous venons de trouver dans Platon. Le *Traité de l'Amour*, dans les œuvres mêlées de Plutarque, examine également cette passion sous les mêmes aspects.

Que penser d'un état de société où le plus accompli des Athéniens, l'élève de Périclès, celui qu'ils admiraient comme homme d'État et comme orateur, expose en termes qui ne sont nullement voilés une action préméditée que n'oserait avouer aujourd'hui l'homme le plus brutal et le plus grossier ?

Cela n'empêche pas le professeur Welcker et d'autres savants modernes de soutenir que cette sorte d'amour des Grecs exerça une influence salubre sur leur perception de l'idéal du beau !

Cette conclusion est d'autant plus fautive qu'en admettant même que l'idéal de la beauté, dans sa forme extérieure (un des traits caractéristiques de la Grèce ancienne), dépendait de leur admiration concentrée

sur la forme humaine dans sa jeunesse et dans toute sa perfection, cet idéal ne doit pas nécessairement ne se restreindre que sur la beauté d'un des deux sexes. Un beau jeune homme de quatorze à dix-huit ans n'est certainement pas plus admirable qu'une belle fille du même âge.

Homère, du moins, ne le pensait point, car à son époque, l'idée de l'amour véritable n'avait pas encore été faussée par la corruption d'une civilisation trop avancée. Ses descriptions les plus détaillées de la beauté humaine sont toujours consacrées aux femmes, et la manière concise dont il dépeint l'admiration qu'inspire la beauté d'Hélène est un chef-d'œuvre du genre. Si les rapports entre les sexes eussent suivi leur cours naturel dans les époques postérieures à celle d'Homère, on aurait certes obtenu de plus nobles résultats en concentrant sur son objet naturel l'enthousiasme érotique des Grecs pour le beau. Il est aussi à remarquer que la dégradation de la femme, telle qu'elle est professée dans la *République* de Platon, était inconnue au temps d'Homère, et se développa par l'amour contre

nature, tache indélébile de la civilisation grecque.

Comme on peut bien le penser, les commentateurs qui ont cherché à jeter du jour sur cette question n'ont pas voulu laisser inexplicés les passages où il s'agit de l'amour des femmes pour les femmes, et ce qui nous reste, entre autres, des poésies de Sapho, a donné lieu, surtout en Allemagne, à une foule d'explications où les plus petites particularités des mœurs privées de la Grèce sont longuement exposées.

Par une singulière contradiction, quand il s'agit des amours de Sapho, les opinions varient, et tandis que quelques auteurs prétendent que la pédérastie a été favorable au développement du goût et du sentiment du beau, ils soutiennent que les tribades étaient plus rares, et que ce vice imprimait un caractère honteux sur celles qui s'y adonnaient. Parmi toutes les femmes grecques de cette catégorie, Sapho étant la plus gravement accusée, c'est donc ce type qu'ils s'efforcent de réhabiliter.

Bernhardy, Bode, Richter, K. O., Müller, et surtout Welcker, en font presque une femme de mœurs pures, malgré les nombreuses preuves du contraire.

Voyons d'abord qu'elle était l'opinion des Grecs sur l'amour des femmes pour leur propre sexe. Nous examinerons ensuite si Sapho peut être justifiée.

Les moralistes et philosophes de la Grèce, tout en admettant comme légitime l'affection sensuelle des sexes entre eux, voulaient cependant qu'en s'abandonnant à cette passion on ne cédât ni à des motifs sordides, ni à des excès dégénérant en débauche. Le plaisir de la jouissance matérielle ne devait pas être seul la cause de ces rapports intimes. Platon prescrit comme un des éléments essentiels de cette sorte d'amour la fascination de l'intelligence et du génie, jointe à celle de la beauté physique ; un sentiment réciproque et désintéressé, ne prenant pas son unique source dans la volupté, mais dans une sympathie d'un ordre plus élevé et plus intellectuel. C'est ce qui donne, dans son opinion, de la dignité à l'amour d'un homme pour un autre.

Nombre de passages prouvent que les anciens ne regardaient pas l'amour des femmes entre elles comme plus répréhensible que la pédérastie. Anacréon, dans une de ses Odes, se plaint amèrement qu'une de ses maîtresses lesbiennes l'ait abandonné par amour pour une autre femme. Au lieu de blâmer sa maîtresse d'une liaison aussi honteuse, il ne trouve dans sa colère d'autres reproches que ceux employés par un amant délaissé pour un rival plus heureux.

Maxime de Tyr (Dissert. XXIV) met sur la même ligne la passion de Sapho pour son sexe que celle d'Anacréon et de Socrate pour le leur : “ L'Eros de la Lesbienne ” Sapho n'était autre chose que l'amour ” socratique... Tous deux sont captivés ” par toute espèce de beauté, et ce qu'Alcibiade et Charmides étaient pour Socrate, Gyrinna et Athis l'étaient pour Sapho. L'amour d'Anacréon était du ” même genre ; lui aussi aimait tout ce qui ” était beau et jeune, homme ou femme. ” Ses pages sont remplies d'éloges sur la ” chevelure de Smerdis, sur les yeux bril-

” lants de Cléobule et sur les grâces du  
” jeune Bathylle. ”

Les commentaires anciens, en parlant des fragments érotiques de Sapho, n'ont jamais exprimé de blâme sur la passion de cette Lesbienne pour ses amies. Longin, dans ses remarques sur l'ode si chaleureuse à la belle Athis, s'exprime en termes élogieux sur l'ἐρωτικὴ μανία du poète ; or, nous avons vu plus haut quel sens les Grecs attachaient toujours au mot *Eros*.

Voyons maintenant si les autorités anciennes ne justifient pas entièrement l'opinion commune que Sapho était considérée comme adonnée à un haut degré aux passions sensuelles avec les deux sexes.

On se rappelle l'anecdote de Plutarque où il raconte que le médecin Erasistrate découvre l'amour d'Antiochus pour Stratonice en lisant devant lui, en présence de celle-ci, l'ode adressée par Sapho à son amie Athis. Par suite, la possession de Stratonice par son amant est jugée nécessaire pour guérir le malade. Il est clair que,

par cet exemple, Plutarque veut faire voir les rapports qu'il y avait entre l'amour de Sapho pour Athis et l'amour d'un homme pour une femme dont il brûle de jouir.

On a prétendu que Sapho avait été mariée et que son amour pour Phaon est une fiction poétique.

Mais Horace et Ovide l'appellent constamment la jeune fille de Lesbos, *Lesbi puella*, et le dernier de ces poètes, dans sa *lettre de Sapho à Phaon*, qui renferme presque tous les détails que nous possédions sur le compte de cette femme célèbre, détails puisés dans des documents à jamais perdus pour nous, ne fait pas la moindre mention ni du mariage, ni du père de la fille de Sapho, ni du prétendu veuvage.

Ailleurs (Trist., II, 265) ne dit-il pas, au contraire :

Lesbia quid docuit Sappho nisi amare puellas?

Dans des fragments des comiques grecs, elle est accusée du même vice, et Suidas

parle comme d'un fait généralement admis qu'elle avait de coupables rapports avec les lesbiennes ses amies.

Enfin, de l'aveu même de ses défenseurs, tout ce qui nous reste de Sapho respire l'amour le plus sensuel et le plus lascif. C'est ce qui a fait dire à William Mure, dans son *Histoire de la littérature grecque*, publiée en 1850, en citant une de ces odes :  
“ It is one which in te whole volume of  
” greek literature offers the most powerful  
” concentration into one brilliant focus of  
” the modes in which amorous concupis-  
” cence can display itself on the human  
” frame. ”

Mais à quoi sert d'accumuler les preuves ? Est-il probable, est-il possible de croire, d'après ce que nous connaissons des mœurs de la Grèce, qu'une Lesbienne, très évidemment d'un tempérament très-chaleureux, soit restée pure au milieu d'une population où il fallut inventer des mots nouveaux pour des actes jusqu'alors inconnus, et que Rome, à son plus haut point de dépravation, sous les empereurs, ne

traduisit pas même en latin. *Le Thesaurus eroticus linguæ latinæ*, par l'inspecteur des études, M. Noël (a), qui cependant est assez complet, ne donne ni *tribassare* (1), ni *siphniassare* (2), ni *phænicissare* (3), ni *phicidissare* (4) ni une foule d'autres qu'on n'essaya pas même de traduire, tels que : *λεσβιζειν*, *ανδριζομαι*, etc., etc. Au milieu de ce dérèglement général, une femme poète compose les vers les plus érotiques que la Grèce nous ait transmis. Elle est native de Lesbos, île fameuse par ses débordements en tout genre ; vingt témoignages anciens nous représentent Sapho comme

(1) *Τριβουσαν*. Mulieres quæ utuntur priapulibus e corio confectis.

(2) *Σιφνιάζειν*. Ad podicis pruriginem restinguendam Siphnii (incolæ insulæ Siphnos, hodie Sifanto, una ex Cycladibus) hoc moris habebant, ut digito podicem foderent, unde nomen novi hujus generis libidinis.

(3) *Φοινιχίζειν*. Phænicissantes labra rubicunda sibi reddebant ad fellandum. Lesbiassantes autem alba semine labra habebant, quum turpitudine per os peragebatur.

*Phænicissare* proprie exprimit cunnilingere in tempore menstruum, quia hoc vitium in Phænicia generaliter valebat.

(4) Vide Suetonium. Denotat illum verbum actum per canes commissum quando lambent cunnos vel testiculos.

s'abandonnant à des amours effrénées, et après cela des scoliastes modernes viennent nous dire que ce poète était une femme vertueuse ! Il faudrait bien de la crédulité pour les en croire sur parole.

Les détails des mœurs qu'on vient de lire nous montrent que ce qui est raconté dans l'*Alcibiade fanciullo* n'est pas une complète fiction, et que l'auteur, quel qu'il soit (car nous n'avons pu le découvrir) (b), a traité la question d'après les éléments que l'on trouve dans les écrits des philosophes les plus respectés.

Charles Nodier, en parlant de l'*Alcibiade*, édition de 1652, petit in-8°, dit que c'est un des livres les plus rares que l'on connaisse. Cet ouvrage a été faussement attribué à P. Arétin.

On a fait, sous la même date, une réimpression petit in-12, de forme un peu allongée. La première édition a 102 pages chiffrées, y compris trois feuillets préliminaires, et à la fin un feuillet non chiffré contenant le sonnet de M. V.

La seconde édition a 124 pages, plus deux feuillets contenant les sonnets de M. V.

Le petit livre assez rare intitulé *Amatus fornacius. Amator ineptus*, (Palladii 1633), petit in-12, contient, disent la plupart des bibliographes, le texte original, ou du moins une imitation de l'*Alcibiade* italien, mais il ne faut jamais juger sans voir, ni jurer sur la parole d'autrui. Nous avons eu la patience de lire d'un bout à l'autre l'insipide ouvrage de *Amatus fornacius*, etc., espèce de traité de plate philosophie, qui ne conclut rien, et ne contient qu'un récit embrouillé, sans commencement ni fin. Il est écrit en latin lourd et sans élégance, et ne présente pas le moindre rapport avec l'*Alcibiade*.

Ce dernier opuscule, n'étant pas divisé en chapitres, n'est guère susceptible d'analyse; qu'il suffise de dire que la discussion entre le précepteur et son élève roule toute entière sur les avantages que présente l'amour dans le sens que nous avons vu les philosophes grecs donner à ce mot.

On ne connaît *que trois exemplaires* de la *première* édition : le premier est à la Bibliothèque impériale ; le second se trouve dans la bibliothèque de Grenoble, et le troisième a passé successivement aux ventes MacCarthy (301 fr.), Pixérécourt (198 fr.) Nodier (400 fr.) et Bolle (380 fr.).

La seconde édition est aussi fort rare. Un exemplaire non rogné a été vendu 257 fr. à la vente *Libri*, en 1847. Il en existait un exemplaire au Musée britannique de Londres ; mais on ne le retrouve plus.

Il est dit à la fin de l'ouvrage que l'auteur se propose de donner une seconde partie, où il racontera *più lascivamente* la continuation des amours du professeur philosophe. Nous ne croyons pas que cette seconde partie ait jamais été composée (1).

Enfin, pour finir, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de donner à nos lecteurs, une notice spéciale sur tout ce que l'on connaît concernant ce livre aussi rare que curieux et véritablement intéressant.

(1) Cette partie qui devait être intitulé : *Le Triomphe d'Alcibiade*, n'a jamais paru. (Note de l'Éditeur.)

## NOTES DU COPISTE.

### A

(Page 38.)

La dissertation sur l'Alcibiade (de Gustave Brunet) dit, page 11, en note :

« Nous profitons de cette citation de *Un point curieux*, etc., pour redresser une erreur contenue dans cet intéressant opuscule. Le *Thesaurus eroticus linguæ latinæ* y est cité, page 24, comme étant de Noël. Ce volume malgré sa signature, auct. Rambach, est une réimpression textuelle du *Glossarium eroticum*, savant travail dans lequel les matériaux réunis par Pierrugues et par le baron de Schonen ont été mis en ordre par Eloi Johanneau.

### B

(Page 39.)

L'auteur serait Ferrante Pallavicino, d'après :

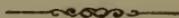
1° *La Disquizione intorno il rarissimo libro intitolato Alcibiade fanciullo a scola*, brochure in-8° de 8 feuillets, tirée à 25 exemplaires, parue à Bassano, en 1850, et due à M. Giamb. Baseggio.

La dissertation sur l'Alcibiade de M. G. Brunet, donne la traduction entière de cette brochure (G. Brunet appelle l'auteur Ferrante *Pallavicini*. Pourquoi *i* et pas *o*?)

2° Et d'après le marquis Girol. d'Adda (Bulletin du Bibliophile, 1859, page 205). Voici ce qu'il dit :

« J'ai dans le temps fait des recherches sur l'auteur  
« du trop fameux *Alcibiade fanciullo* .. Je me fais fort de  
« prouver que tout le monde s'est trompé, sans exception.  
« Ni Brunet, ni Melzi, ni de Bure, ni Graesse n'ont touché  
« juste. C'est bien Ferranti Pallavicino qui est l'auteur  
« de cette virulente et audacieuse satire contre les Jé-  
« suites, etc., etc. »

3° Ensuite, d'après la *Notice bibliographique* de l'édition unique, en français, de la *Rhétorique des putains*, Villefranche, 1871. In-18, papier vergé.

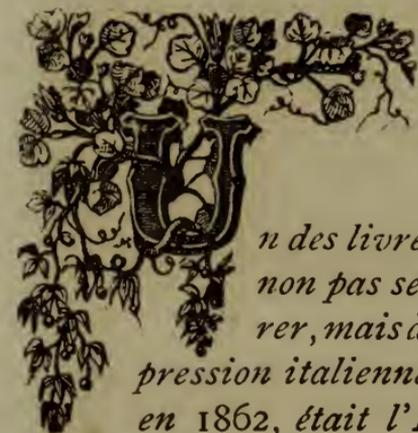


NOTICE  
BIBLIOGRAPHICO-LITTÉRAIRE

SUR

ALCIBIADE

ENFANT A L'ÉCOLE.



*n des livres les plus difficiles,  
non pas seulement à se procurer,  
mais à voir, avant la réimpression  
italienne qui en a été faite  
en 1862, était l'Alcibiade fanciullo  
a scola. On ne connaissait qu'un fort petit  
nombre d'exemplaires de ses deux éditions  
originales à la date de 1652 (1), dont quatre*

(1) *Alcibiade fanciullo a scola*. D. P. A. Oranges,  
par Juann Wart, 1652. Petit in-8° carré de 102 pages,  
chiffrées, y compris trois feuilles préliminaires, et à la

*dans des bibliothèques publiques, à Dresde, à Grenoble, à la Bibliothèque impériale et au British Museum. Peut-être eût-on communiqué à Grenoble et à Dresde, mais l'exemplaire du British Museum était égaré, et l'exemplaire de la Bibliothèque impériale subissait dans l'Enfer le plus grand supplice sans doute qui puisse être infligé à un livre, celui de n'être lu, feuilleté ni touché. M. Richard a proféré un jour, à propos des livres condamnés au feu, par métaphore, dans cet établissement, un mot à l'adresse des simples curieux, qu'ils doivent retenir : " Nous n'avons ouvert l'Enfer qu'à deux personnes : à M. Michelet, pour son Histoire de la Révolution ; et au docteur X\*\*\*, à cause de ses Études sur la folie (1). "*

fin un feuillet non chiffré, contenant quatre sonnets de M. V. — La réimpression, sous la même date, est petit in-12 de forme allongée. 124 pages, plus deux feuillets, contenant les sonnets de M. V. Les lettres D. P. A. figuraient sur le titre pour faire attribuer le livre à Pierre Arétin, un siècle après sa mort.

(1) Nous sommes sûr du nom de M. Michelet, mais non de celui du médecin. Le comique du mot de l'employé de la Bibliothèque impériale existe dans le rapprochement de l'aliénation mentale de la — Révolution.

*La réimpression de 1862 (1), publiée à cent deux exemplaires, a pu faire connaître cette production singulière aux bibliophiles qui savent l'italien ; mais la magistrature ne s'est pas montrée disposée à étendre à cette langue le bénéfice de braver l'honnêteté attribué au latin. L'Alcibiade réimprimé a été l'objet d'une condamnation intervenue en mai 1863. Il est remarquable que deux ans avant la condamnation de ce livre, deux érudits, deux personnes d'une gravité de mœurs reconnue, en aient fait l'objet — et, à quelques égards, le prétexte — de deux dissertations d'un grand intérêt sur le vice contre nature, qu'on peut lire, de même que l'Alcibiade, sans se sentir le moins du monde devenir pédéraste, — à moins d'être Tartuffe, ou quelqu'un des siens.*

*La première de ces dissertations, publiée anonyme, sous le titre : Un point curieux des mœurs de la Grèce (2), a pour auteur M. Octave Delepierre, littérateur belge, secrétaire de légation et consul général de la*

(1) In-8° de 1v-108 pages. Imp. Raçon.

(2) Paris, J. Gay, 1861. In-8° de 29 pages. Tirage à 245 exemplaires.

*Belgique à Londres. Point curieux s'entend de reste. M. Delepierre contredit dans son travail l'étrange opinion du célèbre archéologue allemand Welcker, lequel a prétendu "(1) que la pédérastie fortifiait chez les Grecs les liens de l'amitié, et même que ce vice n'était pas le résultat d'une sensualité mal entendue, mais d'un principe élevé de la théorie du beau." Nous ne conseillerions pas à M. Welcker, si célèbre qu'il soit, de passer en France pour publier une traduction en français de sa dissertation, ou il risquerait fort de donner le mauvais exemple d'un honnête homme, d'un savant respectable, sur la sellette, en attendant l'amende et la prison.*

*Le même prétend d'ailleurs que Sapho était une personne de mœurs pures. Nous avons affaire, on le voit, à un érudit paradoxal, d'une tournure d'esprit amoureuse et mystique, assez commune depuis quelque temps même dans ce pays-ci, où nous avons vu réhabiliter Marie Stuart, madame de Longueville, Marie-Antoinette, et autres créatures légères. Mais, en sa qualité*

(1) *Sappho von eimen herrschenden Vorurtheil befreit; 1816. — Publié de nouveau dans les Mélanges du même auteur, en 1855.*

d'Allemand, il va chercher dans une époque reculée l'objet de son culte, et, en cela moins heureux que M. Cousin qui a pu faire rentoiler madame de Longueville, jamais il ne pourra faire rentoiler Sapho. — Pour revenir à l'Alcibiade, il résulte des citations faites par M. Delepierre, au courant de sa dissertation, que l'auteur de ce dialogue a traité la question de la pédérastie d'après les idées des philosophes grecs les plus respectés.

L'autre dissertation est traduite de l'italien de M. Giamb. Baseggio, par M. Gustave Brunet, bibliothécaire de la ville de Bordeaux, et accompagnée de notes et d'une poste-face de ce zélé bibliographe (1). Elle est fort intéressante, en ce qu'elle émet des probabilités sur l'auteur resté inconnu de l'Alcibiade qui, suivant M. Baseggio, ne

(1) *Dissertation sur l'Alcibiade fanciullo a scola*, traduite de l'italien de Giamb. Baseggio et accompagnée de notes et d'une post-face, par un bibliophile français. Paris, J. Gay, 1861. Tiré à 254 exemplaires numérotés. In-8° de 78 pages. — Le *Manuel du libraire* attribue à tort à M. Girol Adda l'honneur d'avoir, en 1859, découvert que l'auteur de l'Alcibiade était Ferrante Pallavicino. Cet honneur revient à M. Baseggio, lequel a publié, en 1850, sa *Disquisizione*, tirée à 25 exemp. seulement.

*peut être que Ferrante Pallavicino, membre de l'Academia degl' Incogniti, auteur avéré de la Susanna, de la Taliclea, des Rete di Vulcano, du Corriere svaligiato, du Divorzio celeste et de la Rettorica delle Putane. Parmi les preuves décisives qu'il en donne, la description de la beauté d'Alcibiade, appliquée à celle d'une femme, se lit dans la Susanna et la Taliclea; un autre passage du livre relatif aux jeunes garçons est aussi reproduit dans la Continuazione del Corriere.*

*On peut consulter, sur Ferrante Pallavicino, Moreri, Bayle, Chauffepié et Prosper Marchand. Cet écrivain libertin, dans le sens étendu que le mot comportait autrefois, fut décapité à Avignon, en 1644, à peine âgé de vingt-six ans. Sa fin tragique n'empêcha pas, dit M. Baseggio, qu'il gardât des amis admirateurs de ses ouvrages, fidèles à ses pensées, entre autres Gregorio Leti, qui fit réimprimer, à Genève, les écrits les plus libres et les plus hostiles à la cour de Rome, de cette victime des rancunes des Barberini, tels que le Corriere, le Divorzio celeste, la Rettorica delle Putane. Or le caractère, le papier, la disposition typographique de*

*l'Alcibiade, première édition, rappellent les impressions du libraire Stoër, de Genève. A la vérité, ce livre porte la date de 1652, et Leti ne vint à Genève qu'en 1660, mais on a de tout temps essayé de donner le change sur les dates des publications de ce genre.*

*M. Baseggio se demande ensuite quel a pu être le but de l'auteur de l'Alcibiade, et répond, en s'autorisant d'une phrase de la préface, qu'il a prétendu faire une satire contre des instituteurs en possession de la faveur publique à Venise. Ici il nous paraît difficile de se ranger à son avis, à moins d'admettre que l'Alcibiade soit une longue ironie soutenue, à la façon dont Swift en a donné des exemples célèbres. Elle serait, en effet, bien profonde cette ironie, car ce qui peut le plus étonner, dans le livre en question, c'est le ton de chaleur, de passion, disons plus, de conviction, qui y règne d'un bout à l'autre. Il est tel qu'un lecteur français peut en être choqué, même s'en révolter ; — ce qui tient seulement à ceci, que là où un écrivain érotique de notre nation tiendrait à faire preuve d'esprit et de désinvolture, un Italien fera montre de tempérament et d'enthous-*

*siasme. — Et Pallavicino, dont M. G. Brunet, à ce propos, a suspecté les mœurs, ne peut pas plus être supposé pédéraste, à cause de son Alcibiade, que Pidanzat de Mairobert (1) ne peut être cru tribade pour l'Apologie de la secte anandryne, publiée dans l'Espion anglais. Il faut prendre, et il nous semble que telle est la conclusion implicite de M. Octave Delepierre, l'Alcibiade pour la fantaisie d'un bel esprit dérégé, nourri d'études antiques. La préface et les sonnets en tête et à la fin du livre, malgré leurs accusations contre les mœurs de certains professeurs, ne peuvent jeter aucun doute sur le caractère purement littéraire de la composition. Au temps de Pallavicino, disons-le, une production de ce genre n'avait rien de plus extraordinaire dans le bagage d'un littérateur italien, qu'un roman libertin dans celui d'un écrivain français du XVIII<sup>e</sup> siècle, et si l'auteur était en même temps un pamphlétaire, ce qui était le cas de Pallavicino, il avouait précisément la partie de ses*

(1) Ou l'un de ses collaborateurs, car l'Apologie de la secte anandryne parut dans l'Espion anglais après la mort tragique de Pidanzat (mars 1779). On suppose qu'elle fut trouvée dans ses papiers.

*œuvres dont il se cacherait aujourd'hui avec le plus de soin. Selon Vincent Placcius, les amis de Ferriante niaient qu'il fût l'auteur du Divorzio celeste, mais ne faisaient pas de difficulté d'avouer qu'il était celui de la Rettorica delle Putane, " parce que, dit-il, les mœurs des Italiens s'accommodent bien de l'un, et leur superstition et leur politique mal de l'autre. "*

*Nous avons dit que M. Gustave Brunet a fait suivre la dissertation de M. Baseggio d'une post-face de sa façon. Elle traite de quelques écrits dans le genre de l'Alcibiade, d'ouvrages de Pallavicino et de ses confrères de l'Académie des Incogniti, des dispositions légales concernant le vice contre nature, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et se termine par une nomenclature de pédérastes plus ou moins illustres des derniers siècles. Il y en a d'avérés et de douteux sur cette liste. Parmi les uns, on peut citer Théodore de Bèze et Louis XIII ; parmi les autres, Henri III, Lully, d'Assoucy, le comte de Sintzendorrff, le marquis de Villette, Pierre-le-Grand et Frédéric II (1). Ce der-*

(1) M. G. Brunet s'est arrêté au XIX<sup>e</sup> siècle, par pru-

*nier est peut-être le seul de la compagnie qui ait fait galamment les honneurs de son vice. Il s'en confesse sans façon à son neveu dans le chapitre de ses Matinées intitulé : Dans les Plaisirs (1) :*

*Il en est de la pédérastie comme du choléra, qui existe presque partout à l'état sporadique, et se manifeste de temps à autre et çà et là, violemment, à l'état endémique. Dans une session du sénat impérial, l'audacieux marquis de Boissy, a, sans ambages, exprimé ses craintes sur l'invasion des mœurs arabes dans nos régiments, et, de fait, un effroyable débordement pédérastique semble être jusqu'à aujourd'hui le seul revenant bon de la guerre d'Afrique (2), comme*

dence ; sans quoi, il lui eût été facile de doubler sa liste, en allant de l'archi-chancelier Cambacérès au marquis de Custine. Au xvii<sup>e</sup>, il a omis le plus célèbre de tous : Shakespeare. Voir le tome xv de ses Œuvres, édition François Hugo. Le traducteur défend son auteur de cette triste imputation, mais ne l'en dispense pas.

(1) *Les matinées du roi de Prusse*, page 39 de l'édition originale de 1776, ou page 29 de la réimpression faite à Bruxelles, in-18, en 1870, sous la rubrique Berlin, MDCCLXXVI, papier vergé.

(2) Servi par le monstrueux développement d'une capitale où tous les vices bouillent comme dans la chau-

la vérole a été celui des guerres d'Italie du XVI<sup>e</sup> siècle. Et de fait, jamais ce fléau n'a eu l'expansion et l'intensité qu'on lui voit dans la société moderne, où l'on peut dire qu'il s'est démocratisé. (Voir les Études sur les attentats aux mœurs du D<sup>r</sup> Tardieu, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1859.)

Mais, cessons de remuer ces matières nauséabondes, — et courons faire l'emplette d'un flacon de l'Eau des mille fleurs.

dière du diable. — Le vice pédérastique est à l'état constitutionnel dans l'Orient, et les Orientaux lui font des prosélytes comme ils ont propagé le mahométisme, par la coercition : *Cohibe intrare*. On lit dans la *Correspondance intime de l'armée d'Égypte* : « Les Arabes et les Mamelouks ont traité quelques-uns de nos prisonniers comme Socrate traitait, dit-on, Alcibiade. Il fallait périr ou y passer. » *Lettre de Faubert au général Bruix*, p. 19 de l'édition de la *Bibl. originale*. — Si nous avions des correspondances intimes du temps des croisades, elles nous en apprendraient de belles. A cet égard, on peut consulter l'*Histoire de Saladin*, par Marin, La Haye, 1758, 2 vol. in-12.

# TABLE.

---

Un point curieux des mœurs privées de la Grèce . . . . .	3
Notes du copiste. . . . .	24
Notice bibliographico-littéraire, sur <i>Alcibiade</i> <i>enfant à l'école</i> . . . . .	25

---

87-B1668



